

MICHÈLE HALBERSTADT

LA PETITE

roman

ALBIN MICHEL

À Charlotte, ma fille

« Une petite fille en pleurs
Dans une ville en pluie... »

Claude Nougaro

J'ai douze ans, et ce soir, je serai morte.

Ce matin, j'ai vidé les tubes de somnifères et tous les médicaments que Maman range en haut du placard de la salle de bains pour éviter qu'on y touche. Il m'a fallu cinq grands verres d'eau pour tout avaler. Ensuite, j'ai mangé une tartine, bu mon jus d'orange, et je suis partie à l'école.

Je n'ai rien dit à personne. Je ne suis ni abattue ni surexcitée. Je me sens sereine, comme on l'est quand on fait ce qu'on a vraiment envie de faire. Et moi, j'ai envie de disparaître.

Il est neuf heures cinq minutes. Je suis en étude. Je n'avais cours qu'à dix heures, mais j'ai

préfééré quitter la maison le plus tôt possible. Je ne sais pas quand cela va se produire. Sans doute en fin de matinée. Est-ce que je vais tomber de ma chaise, ou seulement m'endormir ? Je ne me sens pas fatiguée. Demain, tout le monde aura oublié que ma dernière heure d'étude, je l'ai passée sur le banc du quatrième rang à gauche, à deux tables de la fenêtre.

Je vois des retardataires traverser le parc en courant, alors qu'il est rigoureusement interdit de fouler les pelouses en toutes circonstances. Je n'ai jamais osé. C'est trop tard maintenant.

Autour de moi, les élèves font leurs devoirs avec application. Moi aussi, je me concentre sur ma feuille. Mais je ne travaille pas. J'écris.

J'aurais dû jeter tous mes cahiers. Si quelqu'un les découvre, qu'est-ce que je vais prendre ! Mais non, je suis bête. Je ne serai plus là. Il ne va plus rien m'arriver. Comme le dit l'infirmière à la fin de la prise de sang, au moment de dénouer le garrot : c'est bientôt fini.

Je me suis fait repérer en plein cours de sciences. Je m'étais assoupie dans le creux de mon bras. J'avais pourtant pris soin d'empiler des livres devant moi, mais cette vieille peau de Gauthier a quand même fini par remarquer que je m'étais endormie.

À mon grand étonnement, c'est d'une voix neutre, presque douce, qu'elle désigne ma voisine pour m'escorter à l'infirmerie.

La pauvre Caroline, toute rougissante d'avoir été choisie, est scandalisée.

– T'es folle ! Elle aurait pu te coller pour toute l'après-midi !

Après m'avoir jeté un coup d'œil, elle s'amadou un peu.

– Remarque, on pense pas à t’engueuler quand on te regarde. Qu’est-ce que t’es blanche !

Je suis surtout très embêtée par la tournure des événements. Il n’est que onze heures dix. Je n’ai aucune envie qu’on appelle chez moi, Maman viendrait me chercher, me harcèlerait de questions. Ce n’est pas du tout ce que j’avais prévu. Moi, je veux qu’on me laisse dormir, mourir en paix.

Heureusement, il n’y a qu’une seule infirmière de garde le mercredi et quand, après avoir frappé, Caroline ouvre la porte en verre dépoli, on découvre Mlle Jamin de dos, accroupie, qui passe la serpillière sur le carrelage ocre où une élève de sixième vient de vomir ses céréales. Elle nous désigne un lit sur lequel Caroline m’installe avant de ressortir sans bruit.

Toujours de dos, Mlle Jamin m’interroge sur mes symptômes. Je m’invente une nuit blanche, une migraine, j’ai simplement la tête qui tourne, rien de plus. Non, je crois que mes parents ne sont pas à la maison ce matin. Oui, en rentrant

LA PETITE

chez moi, si je ne me sens pas mieux, j'appellerai le médecin.

Elle me croit, parce qu'elle n'a aucune raison de ne pas me croire, me donne un oreiller rectangulaire qui pique, une couverture marron qui gratte, un sucre alcoolisé sur une petite cuillère et décide qu'il est plus urgent de joindre les parents de la petite de sixième avant de s'occuper de mon cas.

Merci, mademoiselle, oubliez-moi, c'est tout ce que je vous demande.

Je me rendors.